

GASTON D'ORLÉANS ET LA FRONDE

PAR

GEORGES DETHAN

INTRODUCTION

SOURCES — BIBLIOGRAPHIE

PREMIÈRE PARTIE

GASTON D'ORLÉANS

CHAPITRE PREMIER

LES ANNÉES DE FORMATION (1608-1634).

Formation du caractère. — Troisième fils de Henri IV et de Marie de Médicis, né le 25 avril à Saint-Germain-en-Laye, Gaston de France, duc d'Anjou, reçut dans son enfance une éducation humaniste très poussée de M. de Brèves, ancien ambassadeur à Rome. Il s'intéressa vite aux choses de l'esprit, particulièrement à l'histoire de l'Antiquité latine, et son précepteur lui inculqua la crainte et l'amour de Dieu, le respect du roi Louis XIII, son frère, et une tendre sollicitude pour le peuple. Déjà, malgré son peu d'application, il devenait un prince accompli, lorsqu'en 1617, Brèves fut éloigné par Louis XIII et remplacé par le comte du Lude. Celui-ci eut une pernicieuse influence sur le duc d'Anjou,

mais il mourut bientôt, et le colonel d'Ornano, qui lui succéda, parvint à corriger son élève et à faire fructifier son goût de l'étude et d'une société choisie.

Formation de l'esprit d'intrigue. — Devenu dès 1611, par la mort de son frère, le duc d'Orléans, le plus proche parent du roi, sous le nom de *Monsieur*, et Louis XIII, après plus de dix ans de mariage, n'ayant toujours pas d'enfant, le duc d'Anjou sentit s'éveiller son ambition, qu'excitait le colonel d'Ornano. Il demanda pour lui-même et pour son gouverneur l'entrée au conseil. Ornano fut emprisonné en mai 1626, et Monsieur, irrité, refusa le mariage avec Marie de Montpensier que lui proposait la reine mère. Il se préparait à se sauver de la cour, lorsque le confident de son projet, Chalais, fut arrêté, jugé et bientôt décapité. Il ne resta plus au prince qu'à se soumettre et à accepter, avec le titre de duc d'Orléans et un riche apanage, la main de M^{lle} de Montpensier.

Premières intrigues. — La mort rapide de sa jeune femme, en juin 1627, vint l'arracher à sa vie facile. Il obtint de son frère, malade, d'aller ouvrir à sa place le siège de La Rochelle et parvint à secourir l'île de Ré attaquée par les Anglais ; mais Louis XIII, guéri, le releva de son commandement, comme il le fit, en 1629, de celui de l'armée de Piémont. Mécontent, Gaston d'Orléans, après une première fugue en Lorraine, finit par s'apaiser et parut même se réconcilier avec le cardinal de Richelieu. Il rompit avec lui, au début de 1631, poussé par sa mère et son favori, Puylaurens ; passant par Nancy, où il épousa la sœur du duc de Lorraine, Marguerite, il se réfugia à Bruxelles. Il en revint à l'été de 1632, à la tête d'une armée. La défaite que lui infligèrent les troupes royales au combat de Castelnaudary, où fut fait prisonnier, pour être bientôt mis à mort, le duc de Montmorency, son principal partisan, et le dépit qu'il ressentit de n'avoir pu, malgré sa soumission au traité de Béziers, sauver la vie à son allié, l'incitèrent à quitter de nouveau la France. Il resta encore près de deux ans à

Bruxelles avant de se réconcilier, en octobre 1634, avec le roi, son frère.

CHAPITRE II

LES RAPPORTS AVEC RICHELIEU ET MAZARIN (1634-1648).

Gaston d'Orléans à trente ans. — Retiré au château de Blois, qu'il fit reconstruire en partie, Monsieur régnait sur une cour aimable et polie. Bel homme, bien que de médiocre santé, il s'adonna aux plaisirs. Sa liaison avec la jeune Tourangelles, Louison Roger, nous est connue, grâce aux lettres familières que le prince adressait à son chancelier, Chavigny. Malgré ses mœurs libertines, il semble avoir conservé un certain sens religieux et, trahi par sa maîtresse, se soumit, dès la fin de 1639, à une vie plus rangée, abandonnant le séjour de Blois pour celui de Paris.

L'opposition à Richelieu. — La jalousie de Louis XIII et l'hostilité de Richelieu vinrent l'arracher à son existence insouciant. Après avoir vainement cherché à faire rompre l'union du prince avec Marguerite de Lorraine, le ministre persécuta ses conseillers et le fit épier avec soin. Monsieur hésita à se venger ; à la fin de 1636, à Amiens, il refusa de donner le signal du meurtre du cardinal ; plus tard, il ne soutint pas le comte de Soissons dans sa rébellion ; mais la naissance du futur Louis XIV, en 1638, ruinant son espoir d'accéder un jour à la couronne, et l'échec de Soissons, en 1641, l'incitèrent à participer, en 1642, au complot tramé par le favori du roi, Cinq-Mars ; la conjuration découverte et Cinq-Mars arrêté, Monsieur ne sauva sa personne et celles de ses serviteurs qu'en faisant des aveux complets.

Le « temps de la bonne régence ». — La mort de Richelieu, en juin 1642, amena Louis XIII à pardonner à son frère ; à sa dernière maladie, il lui confia, conjointement avec la reine Anne d'Autriche, le gouvernement pendant la minorité de son fils. Le roi disparu, Gaston d'Orléans renonça, en

faveur de sa belle-sœur, à sa part dans la direction des affaires. Il se contenta de mener en Flandre de brillantes campagnes militaires et de s'intéresser au succès des négociations pour la paix entreprises au congrès de Munster. Le cardinal Mazarin, le ministre favori de la reine, avait soin d'exciter la jalousie de Monsieur contre son cousin, le prince de Condé, et de l'écarter du pouvoir.

CHAPITRE III

PORTRAIT DE GASTON D'ORLÉANS.

Caractère. — Spirituel et enjoué, Gaston d'Orléans nourrissait sa conversation d'une certaine érudition. Les sciences et les arts l'attiraient aussi bien que les lettres ; il se montra mécène éclairé et grand collectionneur. Bon et compatissant, celui qu'on a pu nommer « le Facile » subissait toutes les impressions ; paresseux et ennemi des affaires, il se laissait gouverner par ses conseillers favoris, qui parvenaient à triompher de son irrésolution naturelle. S'il avait su à l'occasion se montrer brave devant l'ennemi, il était timide en politique ; toute action chez lui était paralysée par les scrupules qui la précédaient et les remords qui la suivaient. C'était là l'indice d'une âme religieuse et, bien qu'assez peu dévot, Gaston d'Orléans avait le sentiment assuré d'une Providence bienfaisante.

Entourage. — Il aimait sa femme, malgré les bizarreries de cette malade imaginaire, qui lui reprochait aigrement de ne pas soutenir assez fermement les intérêts de son frère le duc de Lorraine. Sa fille du premier lit, la Grande Made-moiselle, avait aussi son affection, mais, négligeant leurs conseils comme ceux de l'objet de sa platonique passion, la jeune et jolie M^{lle} de Saujon, il se confiait entièrement à l'abbé de la Rivière. Celui-ci, d'une origine modeste et d'un caractère difficile, était généralement détesté dans la maison du prince. Les serviteurs de Monsieur restaient pourtant fidèles à leur maître, dont ils appréciaient la douceur et la

familiarité. Gaston trouvait à la cour des amis partageant sa brillante tournure d'esprit, tels le maréchal de Bassompierre, Guillaume de Bautru et François de Brion, duc d'Amville.

Vie journalière et situation à la cour. — Entre le Luxembourg, sa résidence personnelle, et le Palais-Royal, siège de la cour, Monsieur menait une vie agréable et coûteuse. Il entretenait d'excellents rapports avec Anne d'Autriche, sa belle-sœur, à laquelle le liait une amitié de toujours, et avec son neveu, l'enfant-roi Louis XIV. Ses relations personnelles avec Mazarin étaient cordiales et les secrétaires d'État Brienne et Le Tellier avaient sa confiance. Peu ambitieux par lui-même, il n'aspirait qu'à maintenir la paix et excellait dans le rôle d'arbitre. Aussi, par son affabilité, son éloquence et sa pitié des maux du peuple s'était-il attiré l'affection des Français, spécialement des magistrats du Parlement et des bourgeois parisiens.

DEUXIÈME PARTIE

LA FRONDE

CHAPITRE PREMIER

GASTON D'ORLÉANS ARBITRE (1648-1649).

Arbitre au Parlement. — La mauvaise gestion des finances ayant déchaîné, en mai 1648, la résistance des parlementaires, Monsieur, pour apaiser leur conflit avec la cour, obtint d'importantes concessions d'Anne d'Autriche, espérant qu'en revanche les magistrats cesseraient leurs assemblées politiques. Il n'en fut rien, et Gaston d'Orléans tenta en vain d'apaiser le courroux de la reine. Celle-ci, ayant subi l'humiliation des Barricades (26-29 août), dut accepter d'accorder, en octobre, aux prières de son beau-frère, les

garanties demandées par le Parlement. A la fin du mois, Mazarin, inquiet de l'influence que Monsieur avait acquise dans Paris, essaya de le brouiller avec son cousin, en accordant à Condé une grâce que convoitait le duc d'Orléans pour son favori ; le prince se fâcha, mais se réconcilia vite avec la cour.

Arbitre des combats. — Anne d'Autriche avait besoin de son appui pour se venger du Parlement ; elle eut un certain mal à le décider au siège de Paris. Ayant quitté furtivement la capitale avec la cour, dans la nuit du 5 au 6 janvier 1649, Gaston d'Orléans prit la direction des opérations militaires. En fait, il en laissa le soin principal à Condé, prêtant une oreille complaisante aux frondeurs qui le priaient de leur procurer la paix. Il dirigea lui-même les conférences tenues à Rueil, d'où, le 11 mars, les députés du Parlement revenaient avec le traité mettant fin au siège ; il prit part aussi à l'accommodement négocié à Saint-Germain et, le 15 avril, était reçu dans la capitale aux applaudissements des habitants.

Arbitre de la cour. — Il avait promis de ramener la cour dans Paris et s'y employa avec zèle ; ayant apaisé le duc de Beaufort, enragé frondeur, populaire roi des Halles, le 18 août il ramenait les souverains au Palais-Royal. Ils y furent, les mois suivants, harcelés par les exigences de Condé, dont l'ambition et l'insolence envers Mazarin ne connaissaient plus de bornes. L'entremise de Monsieur procura la fragile union de la famille royale, mais, alarmé lui-même de la puissance grandissante de son cousin, Gaston d'Orléans finit par consentir à son arrestation (18 janvier 1650). Il s'y était résolu à l'insu de l'abbé de la Rivière, qui paya de sa disgrâce sa servilité envers Condé.

CHAPITRE II

LE GOUVERNEMENT DU LIEUTENANT-GÉNÉRAL (1650).

L'ordre public. — Tandis que la cour partait en province

soumettre la Normandie et la Bourgogne révoltées, Monsieur resta à Paris avec des pouvoirs étendus. Il y mena l'existence d'un véritable vice-roi. Par l'intermédiaire de Le Tellier, il restait en rapports intimes avec la cour absente et usa sagement de son autorité, décourageant les efforts des frondeurs qui cherchaient à le gouverner. Lorsque la reine revint, en mai, il lui déconseilla longtemps d'entreprendre, comme elle le désirait, une expédition en Guyenne, où la femme et le fils de Condé avaient trouvé asile ; il y consentit enfin et, le 4 juillet, Anne d'Autriche quittait Paris, menant le roi assiéger Bordeaux et laissant Monsieur dans la capitale, chargé du gouvernement des provinces situées au nord de la Loire, avec le titre de lieutenant-général du roi.

Négociations de paix. — Gaston d'Orléans dépassa ces pouvoirs quand il se mêla, au début d'août, d'arbitrer les troubles de Guyenne. La mauvaise volonté de la cour et l'intransigeance des Bordelais firent échouer ses ouvertures, mais, lorsqu'en fin septembre, la cour dut se résigner à traiter, elle le fit aux termes mêmes de l'accord proposé par le prince. Il demeura dans ses attributions lors de l'invasion espagnole dirigée par Turenne rebelle. S'il ne fut pas lui-même à l'armée, il parvint à réunir l'argent nécessaire à la solde des troupes. La supériorité numérique des ennemis leur ayant permis de parvenir, en fin août, au cœur de la Champagne, leur avance sema la panique à Paris. Monsieur accepta alors d'engager des pourparlers de paix avec l'archiduc Léopold ; cette négociation échoua par la mauvaise foi des Espagnols, mais elle permit aux troupes françaises de se ressaisir et de repousser leurs adversaires.

L'intrigue du cabinet. — Grisé par l'exercice du pouvoir et l'heureux événement de la naissance d'un fils, le 17 août, Monsieur se laissa de plus en plus influencer par les frondeurs, spécialement par le coadjuteur de Paris, Paul de Gondi. En dépit de leur cabale, il avait accepté, à la fin d'août, que Condé fût emmené au sud de la Seine, craignant que l'avance espagnole ne délivrât le prisonnier de Vin-

cennes ; mais il fallut le retour de la cour, au milieu de novembre, pour lui faire accepter un nouveau transfert du prince. Dans l'intervalle, il s'était fréquemment trouvé en désaccord avec Mazarin et son mécontentement était prêt à éclater.

CHAPITRE III

L'ÉPREUVE DU POUVOIR PERSONNEL (1651).

L'alliance avec Condé. — Le ministre, loin de céder à Monsieur, exigeait de lui qu'il se séparât de Gondi et, vainqueur, le 15 décembre, des Espagnols, à Rethel, revenait dans la capitale, décidé à renforcer son autorité. Gaston d'Orléans, blâmant sa conduite autoritaire, engagea par l'intermédiaire du coadjuteur de secrètes négociations avec les partisans de Condé, et, le 30 janvier 1651, se décida à signer un traité d'alliance avec son cousin prisonnier. Dès le lendemain, il se déclarait en faveur de sa liberté et bientôt, avec l'aide du Parlement, en obtenait l'ordre de la reine. Enfin, il força le ministre à s'enfuir d'un Paris hostile et empêcha sa belle-sœur de partir avec le roi rejoindre en province l'exilé. Le 16 février, il recevait son cousin dans la capitale.

Projet d'États généraux. — Par affection persistante pour Anne d'Autriche, il avait refusé de la dépouiller à son profit de la régence. Il devint, en fait, le maître du pouvoir ; tout-puissant au conseil et disposant de l'appui du Parlement, il soutint une assemblée de la noblesse qui, au milieu de mars, jointe au clergé, demanda la réunion des États généraux. Avec fermeté, il appuya cette requête et obtint, à la fin du mois, satisfaction de la reine. Il espérait que les États, convoqués pour le début de septembre, s'opposeraient catégoriquement au retour de Mazarin et consolideraient ainsi sa victoire. Anne d'Autriche, effrayée des exigences de son beau-frère, qui réclamait maintenant le renvoi des secrétaires d'État dévoués au cardinal, parvint, avec l'appui

tacite de Condé, à ressaisir, au début d'avril, une partie de son autorité.

Vains efforts de médiation. — Las des affaires, Gaston d'Orléans ne songea plus qu'à maintenir l'union dans la famille royale pour empêcher le retour du ministre détesté. Il parvint difficilement à retarder la rupture entre la reine et Condé. Mécontent lui-même de la Cour, qui refusait de tenir les futurs États généraux à Paris, il ne put se résoudre à soutenir l'intransigeance de sa belle-sœur. Lorsque, après la majorité du roi, célébrée le 7 septembre, Condé eut déclenché la guerre civile, Monsieur tenta encore d'apaiser son séditieux cousin. La reine, le laissant à Paris, était partie en Berry avec Louis XIV combattre le révolté ; ses ministres étaient suspects au duc d'Orléans et le roi refusait d'aller à Tours ouvrir les États. Ces considérations n'auraient pourtant pas été assez fortes pour décider Monsieur en faveur de Condé, si le retour en France de Mazarin, à la fin de décembre, ne l'avait engagé à prendre les armes, lui aussi.

CHAPITRE IV

L'OPPOSITION DIRECTE A MAZARIN ET LES DERNIÈRES ANNÉES.

La tutelle du Parlement. — Les efforts de Gaston d'Orléans pour s'opposer au passage de Mazarin furent rendus vains par les scrupules du Parlement qui ne permit pas au prince de se saisir des deniers publics pour lever des troupes. Monsieur dut se résoudre à l'alliance avec Condé et, malgré l'opposition du Parlement, appeler en France une armée espagnole, qui, jointe à ses propres troupes, s'efforça de défendre à la cour l'accès de la région de la Loire. Condé, échappé de Guyenne, vint, au début d'avril, en prendre la direction ; le 12, il arrivait à Paris après y avoir fomenté une émeute populaire.

La violence de Condé. — Tandis que Gaston d'Orléans

recherchait l'alliance des bourgeois de la ville, Condé n'hésitait pas à pousser à la révolte contre le Parlement. La situation militaire, peu brillante pour les princes, les réduisait, en effet, à rechercher le secours de la capitale. Ils s'étaient réjouis de l'arrivée du duc de Lorraine, au début de juin, mais celui-ci les avait bientôt trahis. Leur armée, pressée par Turenne, le 2 juillet, contre les remparts de Paris, put trouver refuge dans la ville. Monsieur avait hésité à lui en faire ouvrir les portes ; il prévoyait que son cousin se servirait de ces forces pour intimider les Parisiens et ne toléra qu'avec peine le massacre de l'hôtel de ville, accompli, le 4, par la populace aux ordres de Condé. Cette violence permit aux princes de se rendre seuls maîtres de la capitale ; le 20, le Parlement nommait Monsieur lieutenant-général du roi, prétendu captif de Mazarin, et lui conférait tous pouvoirs.

L'intransigeance de la cour. — Pour ôter tout prétexte aux princes de poursuivre la lutte, le cardinal se retira de la cour, le 19 août. Monsieur, fatigué des difficultés sans nombre d'un pouvoir incertain, se déclara aussitôt prêt à poser les armes, mais la reine, qui n'attendait que la première occasion pour rappeler son ministre favori, se montra intransigeante, exigeant des révoltés une soumission sans conditions. Quand l'arrivée du duc de Lorraine, à Paris, le 6 septembre, vint fortifier leur parti elle sembla disposée à céder, mais les Parisiens se déclarant en faveur de leur jeune roi et la désunion se mettant entre les princes, elle reprit son attitude intransigeante. Condé et Charles IV de Lorraine partis pour Bruxelles, le 13 octobre, Gaston d'Orléans n'eut plus qu'à se soumettre et quitter, le 22 au matin, la capitale, où Louis XIV venait de faire une entrée triomphale.

La retraite et la mort. — Après avoir signé, le 28 octobre, le traité de Limours, Gaston d'Orléans se tint désormais loin de la politique, ne se réconciliant qu'en 1656 avec la cour. Retiré à Blois, au milieu de sa famille et de sa petite cour, il y finit calmement ses jours, partageant son temps

entre la chasse, l'étude et les devoirs d'une dévotion sincère. Il y mourut chrétiennement, le 2 février 1660, entre les bras de l'abbé de Rancé.

CONCLUSION

Gaston d'Orléans a été vaincu pour s'être opposé au puissant courant qui portait alors la monarchie française vers l'absolutisme. Malgré ses bonnes intentions, il fut néfaste à son pays, dont il n'avait pas su distinguer les véritables intérêts, et, prince charmant dans la vie privée, fut un déplorable homme public.
